

I

D'abord une précision sur quelques mots auxquels j'ai recours pour parler de la poésie et qui vont aussi reparaître dans mes réflexions sur la légende arthurienne. Car ce sont des mots, et d'abord ce mot, « poésie », dont je n'ignore pas les risques auxquels ils m'exposent.


En tout premier lieu, je constate qu'ils sont souvent, dans leurs emplois les plus habituels, au service d'intentions ou de préoccupations ouvertement ou implicitement religieuses, alors que la poésie, c'est pour moi, tout au contraire, ce qui veut reprendre son bien à la religion. Un bien dont celle-ci la priva dès le premier jour de la pensée conceptuelle, qui substitua des représentations à la pratique de l'immédiat et dès lors associa le sentiment de la transcendance, présent auparavant dans toutes les situations de la vie, à seulement des

entités, des figures imaginées à ce plan de la représentation.


Je me refuse, pour ma part, à toute idée de la transcendance qui placerait celle-ci ailleurs que dans l'existence comme nous la vivons jour après jour et dans les choses simples et les personnes avec lesquelles nous partageons cette vie.

La transcendance, cela existe, et c'est fondamental dans notre être au monde, mais c'est ce qui dans chaque chose réellement existante, et même dans la plus humble, est ce que je nommerai son *infini intérieur*, cette infinité d'aspects en inextricable continuité qui ne peut qu'excéder toute définition, et décourager toute tentative de réduction de ce qui est à une représentation toujours nécessairement abstraite, simple figure. Réduction qu'accomplit, en revanche, et ne peut que désirer accomplir la pensée qui procède par concepts.


La transcendance, c'est simplement le propre de toute réalité, c'est l'évidence du surcroît de ce qui est sur toute idée que nous pouvons nous en faire par la voie de ses multiples



aspects. Rien de plus que ce fond qu'en la chose ou nous-mêmes nous apercevons au-delà de nos coups de sonde, un fond qui suffit à rendre mystérieux un arbre, une pierre, un enfant qui joue, sans qu'il soit besoin d'imaginer en eux autre chose qu'eux, du divin, de la surnature. Et percevoir la transcendance de cette façon en somme immanente, c'est synonyme de ressentir, immédiatement aussi, que nous ne sommes chacun que finitude : puisque cet infini du dedans de la personne, c'est ici, maintenant, qu'il a son unicité, en excès sur toute interprétation de ce qu'il peut être.



Et parlerai-je de « sacré », ce sera donc simplement pour désigner ce qui enveloppe et protège cette sorte de transcendance : le sentiment de respect qu'il faut éprouver pour tout ce qui a en soi cet infini qui est le réel. Respect des êtres, respect des choses du lieu ambiant, respect même des choses fabriquées quand celles-ci résultent d'un travail qui garde contact avec l'infini du matériau employé : avec le grain du bois, la ductilité de l'argile. L'objet produit industriellement n'étant, lui, rien de plus que son propre schème.



Ces remarques pour éclairer ce que je vais tenter de dire à propos des romans bretons et d'abord de la légende du Graal. Je ne crois pas, je l'ai dit, en d'autres mondes que celui que nous percevons et pratiquons. Je ressens, en revanche, l'infini qui s'étage dans la moindre chose, la moindre vie. Et sous les représentations et les valeurs qui s'affichent dans la matière de Bretagne je vois cette double intuition, constamment réprimée par l'orthodoxie sociale, chercher à se frayer une voie. Le graal de l'exister quotidien dans les maisons de l'époque, le graal de près de leurs cheminées aux lumières mêlées de suie mais les seules vraies, ce graal ordinaire gardé présent au cœur des récits du saint graal par son nom qui troublait les conteurs qui s'en servaient, est le seul authentique mystère parmi les énigmes que la légende interroge. Et bien comprendre cela devient de ce fait le seul objectif sérieux qu'il faille assigner à notre projet moderne d'élucider cette « quête ». Le seul secret qu'elle permette de découvrir, en ce lieu qui n'est autre que l'évidence du monde se manifestant sans détour.

II

Mais venons-en à la réflexion d'aujourd'hui.

J'ai bien conscience du projet propre de ce colloque, qui est de ne retenir de l'intérêt des écrivains d'à présent pour la littérature du Moyen Âge que les aspects subjectifs, ceux qui n'ont trait qu'au désir de ces auteurs de faire œuvre, non de contribuer de façon désintéressée à l'établissement d'une vérité partageable : et ne doutez pas que je n'accepte d'être abordé et analysé de cette façon. Je n'ignore pas que mes lectures des romans bretons furent et sont restées motivées par un souci personnel, qui a constamment pris le pas sur l'étude des textes comme la philologie et l'histoire exigent qu'elle soit faite, patiemment et avec le dénombrement complet des informations que ces disciplines ont déjà su acquérir.

Mais, d'abord, ne croyez pas que du fait de ce souci j'aie voulu ne pas prêter attention aux lectures savantes et me dérober à leurs objections.

Dès le premier jour de mes lectures de Chrétien de Troyes ou de Thomas Malory, puis, tôt après, de *La Quête du saint Graal*, qu'avait éditée Albert Pauphilet, je me suis refusé à voir dans la matière de Bretagne cette mine d'écrits et d'allusions providentiellement labyrinthique dans laquelle nombre d'esprits, aujourd'hui encore, se plaisent à excaver, par la voie de symboles ou d'allusions devenues opaques ou imaginées codées dès le premier jour, des pensées du monde et de l'existence qu'ils y considèrent présentes, bien que certaines sciemment dissimulées.

J'éprouve de l'aversion pour les déchiffrements ésotériques du Graal ou du Roi Pêcheur qui ont fleuri en Europe depuis l'époque peu regrettable de la poésie symboliste. Il me paraît évident que ces lectures ne s'attachent qu'à des signifiés construits plus ou moins habilement à l'aide d'obscurités dans les textes et retenus aux dépens de beaucoup d'autres possibles, ce qui est perdre sur au moins deux plans à la fois. D'une part, ces interprétations se condamnent à ne pas tenir compte de significations établies de façon cette fois irréfutable par les historiens et les philologues,

d'autre part elles se font aveugles au vrai travail de la signifiante, qui n'a son lieu, au plus intime des mots, que dans ces interconnexions de pensées souvent très diverses et de motivations inconscientes qui constituent dans tout texte littéraire ce qu'on peut appeler son écriture.

Dès que j'ai commencé de prendre conscience des romans bretons, avec bientôt grande fascination, j'ai donc vraiment désiré prendre connaissance de l'ensemble sur bien des plans très désordonné qu'ils constituent en leurs occurrences multiples et leurs rapports constitués d'emprunts, de filiations, d'interprétations des uns par les autres. Et j'ai éprouvé grande admiration pour les érudits qui étudient les variantes parfois infimes entre les nombreux manuscrits. Je ressentais d'instinct qu'il fallait – et qu'il me fallait – ces analyses du matériau signifiant, dont la masse ne me paraissait nullement répétitive à cause d'événements textuels qui, aussi menus fussent-ils, me semblaient avoir, ici ou là, quelque chose à dire que des pans entiers d'autres récits, moins attentifs à leur inconscient, ne soupçonnaient pas, pour leur part. Rien ne devait